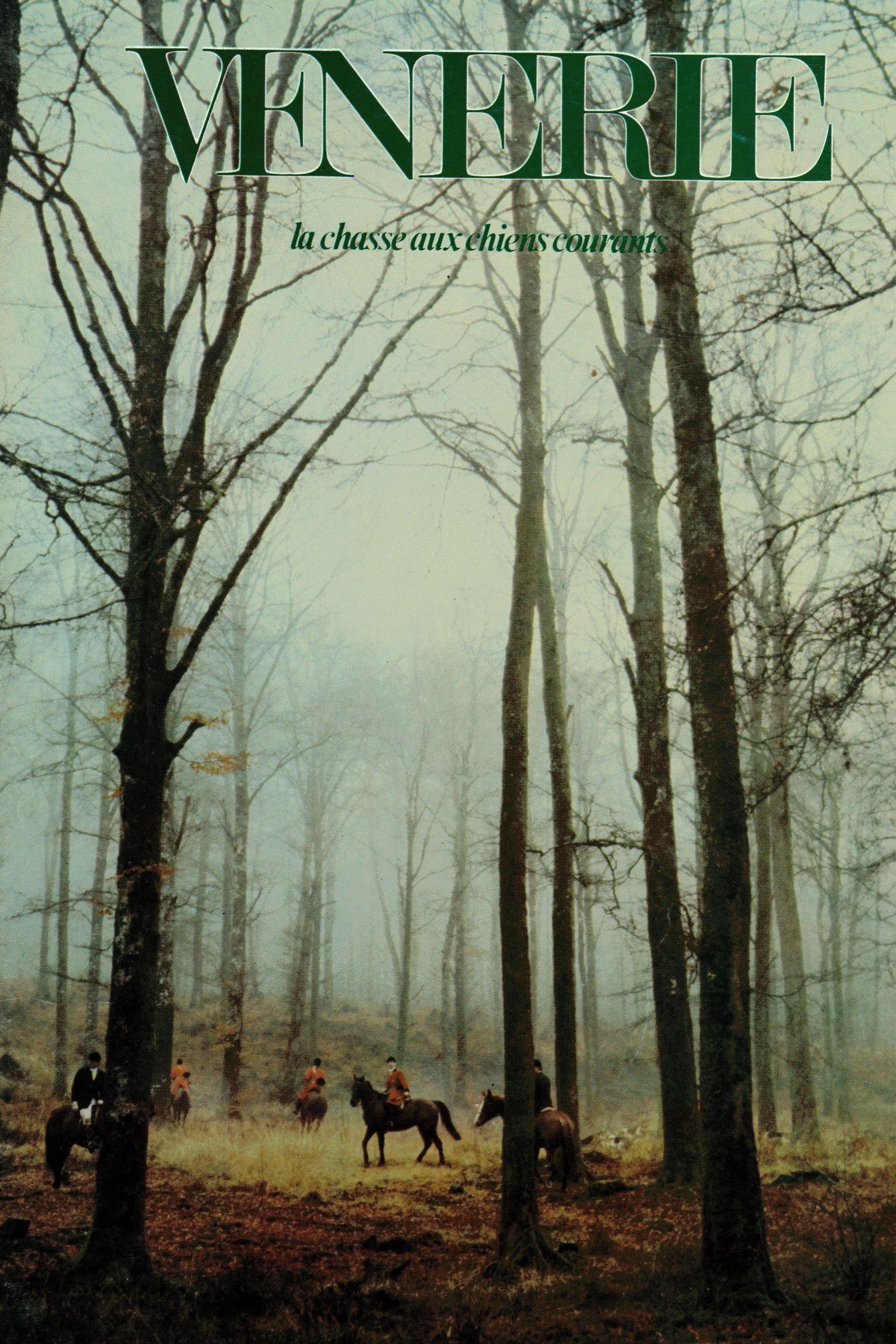


VENERIE

la chasse aux chiens courants



Patrick de Gmeline publie une grande biographie de la Duchesse d'Uzès

(Librairie Académique Perrin)

En dehors d'un ouvrage familial consacré voici plus de trente ans à sa grand-mère par le duc de Brissac, il n'existait pas de biographie complète de la duchesse d'Uzès, qui occupa une place considérable dans la société française au cours de sa longue vie (1847-1933).

C'est chose faite désormais, avec l'ouvrage qui vient de paraître (fin novembre) à la Librairie Académique Perrin sous la signature de Patrick de Gmeline, que les lecteurs de Vénérie connaissent pour les articles publiés dans nos colonnes (La vénerie en Russie impériale, la Littérature et la Vénérie, etc.).

Historien et romancier, Patrick de Gmeline a publié depuis 1975 une dizaine de livres, dont plusieurs couronnés par l'Académie française. Il a reçu en 1981 le prix Raymond Poincaré pour « Commandos d'Afrique » (Presses de la Cité). Il est en outre membre du Rallye Pique Avant Nivernais. « La duchesse d'Uzès » est sa première grande biographie.

Étonnant destin en effet que celui d'Anne de Mortemart, devenue duchesse d'Uzès en 1867... Celle qui, enfant, avait été condamnée par les médecins, va durant trois quarts de siècle défrayer la chronique par ses activités multiples et débordantes. Arrière petite-fille et héritière de la célèbre Veuve Clicquot, elle a de celle-ci le caractère volontaire et indomptable qui fait d'elle un personnage hors du commun. Aristocrate et grande bourgeoise à la fois, elle ne déteste pas la provocation et n'hésite guère à manifester et à concrétiser des opinions qui choquent et fascinent ses contemporains.

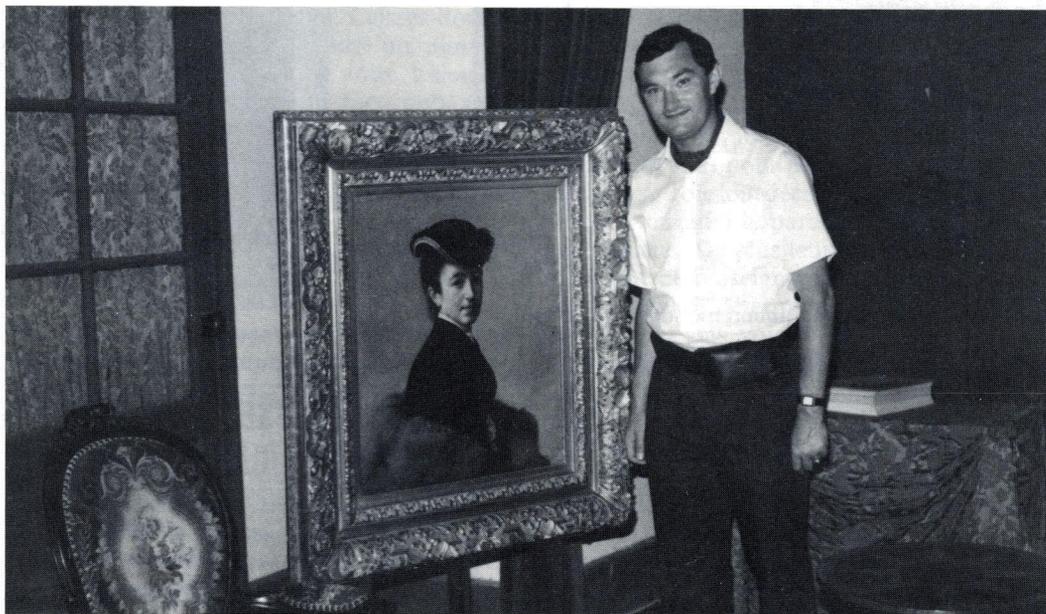
Elle finance ainsi le général Boulanger, dans lequel elle veut voir un restaurateur de la monarchie. L'échec final du « Brav'général » ne la rebute pas, et elle se lance dans la lutte féministe, se battant pour le vote des femmes et tenant des meetings. Elle sculpte mieux qu'un amateur, écrit des vers et des romans, suit le progrès de son temps, obtient — première femme en France — son permis de conduire en 1898, fonde — entre autres — l'automobile Club féminin et préside l'Aéro-Club. Pour se délasser, elle chasse à courre avec passion, faisant de son Rallye-Bonnelles l'équipage des rois et des altesses de la vieille Europe.

C'est à ce titre qu'elle intéresse particulièrement les veneurs et donc les lecteurs de Vénérie. Durant plus d'un demi-siècle, la duchesse d'Uzès sera une véritable ambassadrice de la vénerie française, rendant son nom inséparable de la chasse aux chiens courants. Encore aujourd'hui, son souvenir reste extraordinairement vivace non seulement en Ile-de-France, mais dans le monde de la vénerie.

Celle qui fut la plus riche héritière de France est aussi profondément charitable et court les banlieues pauvres et les taudis pour soulager les misères. Elle y rencontre Louise Michel et en fait son amie.

Lorsqu'elle meurt en 1933, celle qu'un journaliste avait surnommée « la duchesse touche-à-tout » laisse le souvenir d'une grande dame souriante, ayant tenu son siècle en haleine jusqu'à son dernier jour.

Avec l'autorisation de la Librairie Académique Perrin, Vénérie publie pour ses lecteurs quelques-unes des bonnes pages du chapitre consacré à la chasse à courre.



L'auteur à Uzès devant le portrait de la duchesse par Jacquet (1886).

Par saint Hubert...

Tricorne gansé d'argent et souligné de plumes noires, amazone bleue, tunique noire barrée du ceinturon de vénerie auquel est suspendu le fort couteau de chasse, fouet en main... telle apparaît la duchesse d'Uzès sur la plupart de ses portraits. Ainsi l'ont vue Jacquet, en 1886, Crémieux, Léon Gérome, Weiz, puis Guirand de Scévola (1), les photographes Otto et Pirou, et même les caricaturistes comme Frick, qui ne la gêne guère, ou Sem, plus élégant, qui la croque au milieu de ses chiens.

La tenue reste immuable, dans sa sévérité de deuil, si le visage change avec les années, les cheveux noirs de la trentaine cédant progressivement la place aux boucles grises puis blanches de l'âge mûr et de la vieillesse.

Aucune femme sans doute n'aura autant été campée par les artistes dans cette tenue à la fois seyante, sévère et pratique qui constitue en quelque sorte pour Anne d'Uzès une seconde peau. Mais aucune femme n'aura sans doute aussi à ce point incarné la vénerie. Vocation véritable chez cette femme, déclarée dès sa prime jeunesse ainsi qu'elle l'écrit elle-même :

« Moi qui ai toujours tant aimé les arts, une chose bien peu artistique pourtant faisant battre mon cœur, plus encore que les chefs-d'œuvre de nos musées, c'était ces naïfs stores de marchands de vins, où des amazones aux couleurs éclatantes et des cavaliers également brillants chevauchent à la poursuite d'un cerf ou d'un sanglier fantastique. La bataille d'un hallali m'hypnotisait, et moi qui n'aurais pas tué une mouche, j'oubliais qu'il pût y avoir quelque chose de cruel, je restais là, haletante, et je répétais à part moi : ' Voir une chasse à courre et mourir ! »

Durant soixante-quatre ans, pas moins, elle va se consacrer éperdument à ce qui pour elle est bien plus qu'un sport : un art. Elle pratique non seulement la vénerie, mais la défend avec passion, en est l'ambassadrice, la représentante incontestée, quasi royale. Sa réputation de maître d'équipage dépasse largement les frontières de sa forêt, de sa province, de son pays même.

Anne d'Uzès, en vénerie comme ailleurs, ne fait rien à moitié. Elle se donne à fond, avec excès presque, se réalise entièrement, cherchant toujours à s'imposer dans un monde où seule la difficulté l'attire. Et puis, là aussi, dans ce domaine si spécifique, beau mais brutal, cruel même, ce domaine depuis toujours réservé aux hommes, elle veut que soit reconnue sa supériorité ou au moins son égalité de femme. Et elle y parviendra, tout au long de ces longues années de laisser-courre seulement interrompues par la Grande Guerre.

(...)

(1) Il existe cependant un grand portrait « en civil » de la duchesse, conservé au duché d'Uzès.



La duchesse d'Uzès en forêt de Rambouillet avant de quitter le rendez-vous.

La France d'avant la Première Guerre Mondiale est, avec la Suisse, la seule république d'une Europe entièrement monarchique, mais une république bon enfant : ses présidents reçoivent à l'Élysée, à l'Opéra, et font défiler l'armée devant la moindre tête couronnée. Le peuple de Paris crie à l'envi : « Vive le roi », « Vive l'empereur ! » Les monarches se succèdent dans la capitale, et, sitôt achevées les festivités officielles, ils prolongent leur séjour, quittant les sphères démocratiques pour celles, d'eux mieux connues et sans doute plus attrayantes, des altesses royales et des couronnes fermées. Les étapes de ces escapades privées sont connues et quasi institutionnelles.

(...)

La duchesse est honorée de ces visites, « émue », et l'historique du Rallye Bonnelles s'en émaille d'anecdotes qui ne sont certes pas le lot habituel des autres équipages.

Ainsi, le 16 octobre 1884, la duchesse reçoit-elle du propriétaire de Chantilly, le duc d'Aumale, une lettre dont la royale courtoisie ne cache pas que le désir exprimé équivalait à un ordre :

« Madame,

« Le duc de La Trémoille a bien voulu se charger de vous demander de m'aider à faire les honneurs de la vénerie française au grand-duc Wladimir, qui doit venir faire la Saint-Hubert chez moi cette année.

« Vous me rendriez très heureux si vous pouviez me sacrifier les journées des 5 et 6 novembre prochain.

« Je vous prie, Madame, de me croire votre serviteur.

H. d'Orléans »

La veille de la chasse (qui a lieu en fait le 13 novembre) la duchesse fait atteler un landau pour ramener de la gare de Limous le frère d'Alexandre III, oncle du tsar régnant Nicolas II, grand ami de la

France et veneur passionné. Une autre voiture, tirée par quatre poneys, et menée par la duchesse elle-même, est destinée à la grande-duchesse. Du train débarquent les princes russes et le duc de Chartres, frère du comte de Paris.

(...)

Le lendemain, à Dourdan, un cerf troisième tête est lancé à Bissy, débuche et est pris aux Buttes : chasse superbe.

(...)

Durant tout le séjour des hôtes russes à Bonnelles, la police a été sur les dents : le bruit courait en effet que des nihilistes étaient dans le pays pour assassiner l'oncle de l'autocrate. La duchesse d'Uzès, pour sa part, ne l'ignorait pas : elle avait alors invité à Bonnelles, ne sachant pas encore l'arrivée des grands-ducs, la princesse Tamara Metchersky, connue des services de police comme une active révolutionnaire. Celle-ci, quelque temps auparavant, avait quitté la Russie, son époux et ses deux fils, afin de suivre le révolutionnaire français Dorian auquel elle avait donné une fille prénommée Dora. La duchesse avait rencontré chez Louise Michel la princesse nihiliste, et celle-ci ne lui avait pas caché ses intentions meurtrières :

— Nous voulons supprimer les Romanov qui font le malheur de la Russie, lui avait-elle déclaré.

Cependant, le jour de la chasse, elle avait promis à son hôtesse de ne pas faire de scandale et de rester enfermée dans sa chambre durant tout le séjour des grands-ducs. Ceux-ci ignoreront toujours sa présence à Bonnelles où ils reviendront chasser à deux reprises. Quant à la princesse Metchersky, elle fera baptiser dans la chapelle du château sa fille adultérine, ce qui ne l'empêchera pas, plus tard, d'épouser successivement un athée militant puis Georges Hugo, petit-fils du poète !

Autre hôte de marque du Rallye Bonnelles : le chah de Perse, qui suit en voiture en avril 1920. La chasse en elle-

même ne semble pas le passionner car, note la duchesse : « Je crois qu'il n'y comprit rien. Ce qui le préoccupait plus que les péripéties du laisser-courre, c'était de se protéger des rayons du soleil avec son parapluie. »

— Ce prince oriental, ce richissime des Mille et Une Nuits n'a pas donné 10 francs au piqueur ! conclura-t-elle scandalisée, en racontant l'anecdote à Jean Puget.

Le roi d'Espagne, Alphonse XIII, lui fait demander s'il peut venir voir ses chiens.

— Naturellement, je lui répondis qu'il était invité et que son jour était le mien. Il me dit avoir envie de porter la tenue de l'équipage, ce qui était très flatteur pour moi, en me demandant si cela me contrarierait qu'il fit faire sa tenue en Angleterre parce que, pour les vêtements de sports, il avait l'habitude d'un tailleur anglais...

Malheureusement, le souverain sera à la dernière minute empêché et ne viendra pas. La duchesse le regrettera plus qu'elle n'avait apprécié, avec le recul du temps, la visite du roi Constantin de Grèce, alors diadoque, venu à Bonnelles avant 1914. Rangé pendant la guerre aux côtés des Allemands, son attitude vis-à-vis de la France lui coûtera le trône

en 1917, à la satisfaction de son ancienne hôtesse.

La reine Amélie de Portugal, fille du comte de Paris, reviendra elle aussi à Bonnelles en 1907 : on aura le plus grand mal à trouver un cheval à la taille de cette souveraine géante qui mesurait un mètre quatre-vingt-six ! La sœur du Mikado, l'empereur du Japon, chassera en 1925, et la duchesse, naturellement, lui fera les honneurs du pied. Revenant le mois suivant, et connaissant le protocole de la vénerie, la princesse niponne savait qu'il n'était pas possible qu'on lui fasse une seconde fois les honneurs. Diplomate et très « à cheval » sur son rang, elle priera la duchesse, dans ces conditions, de ne les accorder à personne !

La duchesse voit un jour arriver dans sa Rolls une richissime Américaine venant chercher un pied de cerf pour en glorifier le vestibule de son hôtel particulier, tout comme elle serait allée acheter une glace chez un décorateur. La fraîcheur de l'accueil lui fait rapidement comprendre que « la boutique est fermée » et, n'aimant pas perdre son temps, Mrs L. repartira avant la fin de la chasse.

« Dans l'ordre du baroque, conte Jean Puget, je me rappelle l'apparition, au car-

refour d'un rendez-vous, d'un signataire de scènes de revues et de scénarios de cinéma : M. C. La duchesse avait accepté que ce confrère de la Société des auteurs prit quelques vues pendant une chasse, mais elle n'avait pas prévu qu'il surgirait devant elle, pareil au chevalier Hanneton de Courteline, en culottes blanches, guêtres évasées en pots de fleurs où se balançait une cravache, une main tenant un feutre prune et l'autre tirant un bide de manège. L'innocent comprit qu'il ne fallait pas accepter trop vite les invitations des grands et que, tout comme les dettes du duc d'Orléans n'engageaient que le roi de France, « une phrase aimable de Manuela à un collègue de la Société des auteurs n'engageait pas la duchesse d'Uzès, née Mortemart. »

Quant au directeur du *Petit Journal*, il est propriétaire d'une maison en bordure de la forêt de Rambouillet et assiste souvent, en spectateur, aux chasses de Bonnelles. La duchesse lui paraît, en 1901, une cavalière encore remarquable malgré son âge, exerçant son rôle avec sévérité jusqu'à la fin de la chasse, puis devenant aussitôt après aimable et familière. Un après-midi, raconte-t-il, le cerf étant halali dans l'eau de l'étang de Pourras, la duchesse veut s'approcher pour regarder la barque dans laquelle le piqueur est monté pour aller servir l'animal. Elle enjambe ce faisant une haie trop haute pour sa taille, trébuché et reprenant son équilibre en s'appuyant sur les branches, s'enfonce une épine dans la main. Le journaliste est là, voit la scène, accourt. Souriante, la duchesse lui montre sa blessure. Il saisit alors une épingle et ressort l'épingle pendant qu'Anne d'Uzès s'appuie sur son épaule. Du sang coule sur les doigts et elle l'essuie avec son mouchoir : — Bah, s'exclame-t-elle, on en a vu d'autres !

C'est avec cette simplicité que, véritable souveraine de son domaine, elle gagne tous les cœurs.

La chasse est sa vitrine, ouverte à tous les yeux, fussent-ils les plus humbles et quels que soient les invités. Avec le développement du cinéma, on voit à Rambouillet les opérateurs des actualités et leur énorme caméra à trépied. Les chasses à courre de Bonnelles passent dans les salles obscures. La duchesse en est ravie et son petit-fils Brissac pense aujourd'hui que, si la télévision avait alors existé, on n'aurait vu que sa grand-mère sur le petit écran ! Le goût du modernisme et de la nouveauté ne l'empêche nullement de respecter scrupuleusement les traditions et les rites de la vénerie. (...)

Ainsi, en 1926, meurt le duc d'Orléans. La duchesse d'Uzès fait prendre le deuil à sa maison et interdit la chasse. Il faudra les insistances réitérées du maire de Rambouillet et des commerçants de la région (sûrement républicains !), mettant en avant l'importance économique et touristique de la chasse pour tous, pour que la duchesse se décide à autoriser son équipage à chasser, en petite tenue néanmoins, et sans elle.

Les têtes couronnées ne sont pas les seules à venir en forêt de Rambouillet. La



La duchesse d'Uzès prenant le rapport.

République elle-même s'y risque en la personne de son premier magistrat, le président Félix Faure. Celui-ci vient régulièrement, dès l'automne, séjourner à Rambouillet avec sa femme et sa fille, Lucie. C'est d'ailleurs par l'intermédiaire de cette dernière que la duchesse et le président vont faire connaissance. Un jour en effet, le sous-préfet de Seine-et-Oise demande un rendez-vous pour Mlle Faure à Bonnelles : la fille du président désire s'entretenir avec la duchesse d'une œuvre charitable. Anne d'Uzès apprécie aussitôt l'intelligence et la bonté de la jeune fille et gardera avec elle, devenue Mme Goyau, des rapports de sympathie qui ne seront interrompus que par sa mort prématurée. En attendant, il faut rendre la visite et la duchesse part donc pour Rambouillet où elle est reçue par Mme Faure et sa fille, dans le château que gouverna son arrière-grand-père. Au cours de la conversation, le président entre, reconnaît la visiteuse et se met à parler familièrement avec elle. En veine d'amabilité, la duchesse, qui sait que Félix Faure monte à cheval, l'invite à suivre une prochaine chasse. Le président, républicain bon teint, n'est pas familiarisé avec les rites quasi-monarchiques de la vénerie, ce qui ne l'empêche pas de se piquer d'élégance. Il vient donc quelque temps plus tard en forêt, et au moment du lancé voit bondir devant lui un superbe dix cors. Les veneurs sonnent la vue, puis appuient l'animal par de bien-aller entraînants.

Le président, intrigué, questionne la duchesse :

— Madame la duchesse, quel est donc cet air de cor de chasse ?

— Cette fanfare de trompes ? répond en riant Anne d'Uzès, c'est la Royale, Monsieur le président !

Félix Faure reviendra à plusieurs reprises en forêt, mais il préférera, pour des raisons politiques, ne rencontrer la duchesse que « par hasard », au détour d'une avenue. La politique menée sous son septennat ne plaît pas à tout le monde et la duchesse, qui lui avait été très favorable, ne se gêne nullement pour le critiquer. Au point qu'au début d'octobre 1898, le président ayant exprimé le désir de la rencontrer au cours d'une chasse, l'entourage présidentiel avait proposé de repousser la rencontre, craignant que l'accueil de la duchesse ne fût plutôt frais. Félix Faure, pour sa part, ne voyait pas de motif pour repousser cette entrevue, se sentant parfaitement en accord avec sa conscience et les règles républicaines. A Louis Leddet, inspecteur des Forêts à Rambouillet et à ce titre en contact fréquent avec lui pour les chasses, il avait même lancé :

— Dites donc à la duchesse de lire la Constitution !

Elle, cependant, fait taire ses rancœurs et confirme le rendez-vous, tout près de Rambouillet, pour le 18 octobre. Mais ce jour-là, la presse, parlant d'un complot militaire auquel le président serait mêlé, conseille à Félix Faure de s'abstenir de se montrer en compagnie de la duchesse, antirépublicaine avérée. Le président bougonne, se plaint de ne pas être libre de ses mouvements, veut aller



chasser quitte à ne faire qu'un bout de promenade en compagnie de son hôtesse. Il finit par partir, laissant son entourage inquiet. La duchesse l'attend, non loin du rendez-vous, et dès qu'elle l'aperçoit va au devant de lui en lui lançant :

— Pas de politique, n'est-ce pas ?

La cordialité règne. Le cerf est lancé, les deux cavaliers chevauchent en avant, parlant à leur aise, sans doute un peu de politique, suivis par le colonel Ménétrez et Louis Leddet. Le président est ravi : il voit passer la chasse tout entière et se laisse même entraîner dans un galop un peu trop vif pour sa santé. Lorsque, deux heures plus tard, la chasse est achevée, Félix Faure est très satisfait de son entrevue. Mais la photographie prise pour la circonstance ne sera jamais publiée (1).

Quatre mois plus tard, presque jour pour jour, le 20 février 1895, ont lieu les obsèques de Félix Faure. Bien que revenue de toute illusion politique, la duchesse espère ce jour-là une dernière fois voir tomber la République. Au cours de la cérémonie, Déroulède saisit par la bride le cheval du général Roget, et adjure ce dernier de prendre l'Élysée d'assaut. Mais il est 4 heures de l'après-midi et la brigade du général est sur pied depuis 5 heures du matin. Nouvel et dernier échec. Quand la duchesse l'apprendra, elle n'aura qu'un mot, mais terrible :

— A une heure pareille, tout ce qu'on pouvait demander à ces hommes c'était de prendre d'assaut un restaurant (2) ! (...)

C'est à la faveur d'une chasse à Chantilly, chez le duc d'Aumale, que la duchesse rencontre l'une des souveraines les plus attachantes de cette gallerie royale où les personnages falots côtoient

les caractères remarquables, voire singuliers : l'impératrice d'Autriche, Élisabeth (Sissi). Elle raconte cet épisode dans ses *Souvenirs*.

« Une chasse qui m'a bien amusée, où j'étais venue en invitée, fut celle où l'impératrice d'Autriche, Élisabeth femme de François-Joseph, vint chasser à Chantilly, chez le duc d'Aumale. Hormis les princes, elle n'accepta aucun invité que le duc de La Trémoille et moi.

« Le duc d'Aumale nous attendait à la gare. Je fis connaissance de l'impératrice. Elle était très belle malgré le costume d'amazone et le petit chapeau haut de forme qui ne sont jamais très seyants pour une femme.

« Nous sommes allés directement au rendez-vous, sans déjeuner : je m'y attendais, aussi avais-je mis un petit pain dans ma poche ; bien m'en prit. Au bout de deux heures de bon galop, les chiens tombent en défaut ; j'en profite pour m'engager dans un faux-fuyant avec l'idée d'apaiser ma faim, et je commençais à grignoter mon pain lorsque à quelques pas de moi, un cerf passe en donnant des signes de fatigue auxquels un veneur ne se trompe pas. Presque aussitôt arrivent trois chiens. Plus de doute ! Je hurle des 'taïaut' formidables. Le premier piqueur accourt avec les autres chiens de meute qu'il avait arrêtés sur un change. Il les met à la voie ; ils se récrient et l'empaument gaiement ; dix minutes après, notre cerf était porté bas. Dans la joie du succès, le premier piqueur me dit, en me saluant :

— Madame la duchesse a science et bonheur !

« J'avoue avoir eu là plus de bonheur que de science, mais la formule me plut. « Le duc d'Aumale voulut qu'on transportât le cerf au château de Chantilly qui n'était pas très loin, pour faire la curée dans la cour. Nous y allâmes à cheval. « L'impératrice Élisabeth s'arrangeait toujours pour venir auprès de moi et me questionner sur la vénerie française. Je

(1) *Histoire archéologique des Yvelines*, n° 5, 1979.

(2) Sur cette affaire, lire Maurice Barrès, par Yves Chéron, Librairie Académique Perrin, 1986.

lui répondais de mon mieux. Une fois arrivés, ce fut bien pis : le duc d'Aumale voulait lui faire les honneurs de ses magnifiques collections, mais elle le quittait et revenait sur le perron de la cour où j'étais restée, pour reprendre ses questions... J'en étais gênée, et je lui demandai — tant pis pour l'étiquette — de rejoindre le duc d'Aumale qui l'attendait avec un brin d'impatience. »

L'empereur François-Joseph n'était pas non plus un inconnu pour la duchesse ; elle l'avait rencontré en 1897, à l'occasion du mariage du duc d'Orléans. Plus tard, elle enverra à Vienne sa meute et ses piqueurs, dans le cadre de l'Exposition internationale de la chasse. L'empereur l'en remerciera en lui faisant remettre l'ordre de Sainte-Élisabeth, fondé en souvenir de l'impératrice assassinée à Genève.

(...)

La duchesse n'hésite pas, en matière de vénerie comme dans le combat féministe (d'ailleurs inséparables dans son esprit), à prendre la plume pour défendre et convaincre. Elle publie une brochure destinée aux profanes et un article conséquent, largement illustré, paru en décembre 1905 dans le magazine *Je sais tout* (!). La duchesse s'y montre prolifique de détails historiques tout autant que cynégétiques. L'anecdote y côtoie la technique dans un style un peu mélo qui sent plus la grande dame que l'écrivain, ou simplement le journaliste. Dans une chronique du bulletin du Lyceum elle ne recule pas devant un ton presque cru en évoquant les mœurs des cervidés :

« (...) Il n'y a qu'un moment de l'année où il vaut mieux que vous ne vous promeniez pas seule en forêt où il y a des cerfs, c'est à la fin de septembre jusqu'aux premiers jours d'octobre. Vous ne savez peut-être pas pourquoi. Je vais vous le dire, c'est le moment du rut ! Si vous ne connaissez pas ce mot, mesdames, vous qui n'êtes pas très rurales, ni très au courant de certains termes, eh bien ! devinez-le, et ne sortez pas seule en forêt pendant ce temps-là, tandis qu'au temps du muguet allez en cueillir tant que vous voudrez, à condition de ne pas laisser le bouquet que vous aurez cueilli dans votre chambre pendant votre sommeil : c'est dangereux aussi, mais d'une autre manière. »



Elle ne craint pas la polémique, témoin cette lettre à Mme H.L. Lacour qui a osé parler de chasse :

« Je regrette beaucoup, Madame, que vous ayez écrit dans *la Française* sur un sujet que vous ne me semblez pas très bien connaître, car je n'ai jamais vu des cerfs, biches, chevreuils, sensibles, affectueux (!!!) et intelligents ; peut-être y en a-t-il chez vous, et je serais fort heureuse de les connaître.

« Quant à la chasse à courre que vous condamnez si fort, il faudrait peut-être vous rendre compte de ce que c'est... avant d'en parler ! Il est faux que le cerf après lequel la meute est lâchée souffre pendant des heures ; il est faux que son agonie, comme vous dites, soit longue ; il est faux que le plaisir de cette chasse soit dans l'acte de tuer. Il est dans le travail qu'elle exige, dans la lutte, dans les ruses déjouées, car il ne faut pas croire qu'un cerf chassé soit voué à la mort. Il échappe souvent, même au bout d'une heure, deux heures de chasse, quelquefois plus. Pouvez-vous dire alors qu'il a souffert si cruellement que cela ?

« Croyez-moi, réservez votre pitié pour les malheureux animaux, nos auxiliaires, qui sont quotidiennement suppliciés

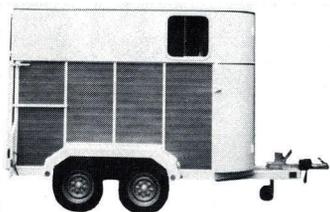
comme si la S.P.A. n'existait pas, et la vivisection, chose ignoble et parfaitement inutile, et laissez tranquille la chasse à courre ! »

Lorsqu'elle n'écrit pas, la duchesse parle, donnant ses conférences cynégétiques en tenue d'équipage, interrompant son propos pour laisser ses piqueurs sonner quelques fanfares ! Le public, même choisi, devait en être abasourdi ! Lors de l'une de ses dernières conférences, le journaliste Jean-Jacques Brousson la voit dans cette tenue « avec l'amazone et le chapeau-lampion sur les cheveux blancs, à la crâne (...) Sans trop d'impatience, à cause de la popularité de la conférencière, l'auditoire supporta l'aigre réquisitoire contre les cerfs qui, paraît-il, auraient tout mangé en France s'il n'y n'eût pas eu de chasse à courre ! Et tout cela passait à cause de l'entrain de cette femme d'un autre âge qui parlait, avec juvénilité, de choses abolies ; mais il y eut des images sur l'écran, et quelqu'un se leva et protesta contre ce carnage mondain. Alors d'un index impérieux, la duchesse fit signe aux sonneurs dans la tribune et ils embouchèrent leurs cors et fanfaronnèrent la Royale... »

Quel sens du spectacle !

VANS tractés

carrosseries vans sur tous châssis



Ets AP Petit « Le clos Boyer »
Saint Longis 72600 MAMERS Tél: 43 33 46 40

Fabricant - vente directe sans intermédiaire

Vans 2 essieux à partir de 17.400 F TTC

Crédit - Reprises - Occasions - Documentation gratuite sur demande - week end sur rendez-vous

Cavalier, éleveur,

T.FAURE vit par et pour les chevaux, l'oeil du maître est devenu l'oeil du peintre. Le trait d'encre de Chine traduit la force et la violence du cheval, sa légèreté et sa finesse transparentes dans l'aquarelle.

Sa seconde passion ce sont les grands chiens, au regard perdu dans les rêves de courre, ou bien ne rêvant pas et qui courent vraiment. Pas de répétitions laborieuses, mais un affûtage rigoureux de l'outil, qu'il soit cheval ou chien, plume et pinceau s'amuse du geste précis de l'animal.

T.FAURE expose depuis trois ans chiens de vénerie, chevaux de course, cirque, attelage.

T.FAURE - La Boulais
35116 Les Iffs/La Chapelle Chaussée